

Du silence et des ombres

Stéphane Michaud

Number 227, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

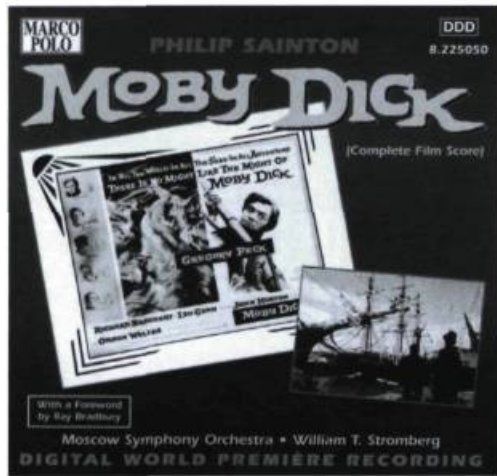
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, S. (2003). Du silence et des ombres. *Séquences*, (227), 13–13.



Du silence et des ombres

Ne dirait-on pas que depuis quelques années, la saison estivale déploie, sinistre tradition, son cortège de décès-chocs dans le monde cinématographique ? Le départ, le 12 juin, de l'acteur Gregory Peck — comme celui, le même mois, de la grande Katharine Hepburn — a particulièrement frappé. Quand disparaît une star de ce calibre, tout un pan de l'âge d'or d'Hollywood s'en va avec elle. Pour les films de Gregory Peck, nous avons dénombré les quelques grandes bandes sonores célèbres.

Moby Dick 1956 et 1998 — Philip Sainton et Christopher Gordon

Avec le torturé capitaine Achab, dans la version *maudite* de John Huston du classique de Melville, Peck avait trouvé, je crois, son rôle le plus intéressant, précisément parce que fort éloigné de ses personnages habituels. Et sa flamboyante performance n'a d'égal que la musique grandiose du méconnu Britannique Philip Sainton, émule de Vaughan Williams qui signait là, hélas!, son seul et unique chef-d'œuvre pour le grand écran. Nerveuse, ample, impétueuse et bénéficiant d'une riche palette de couleurs orchestrales, sa musique théâtrale, protagoniste à part entière du drame, impose cuivres et cordes, martelant l'action et, dans ses moments les plus intenses, grondant d'une colère épique qui confine à l'implacable, à l'image de ce récit viril aux connotations bibliques... L'on ne saurait trop recommander le fantastique réenregistrement, par William Stromberg et l'Orchestre symphonique de Moscou (Marco Polo 8.225050), de ce furieux opus de légende, puissant hommage à l'océan, ses marins et ses mystères.

Dans un plat *remake* télévisuel concocté quarante ans plus tard, Peck apparaissait, cette fois fort vieilli, sous les traits du révérend Mapple, qu'incarnait Orson Welles dans la version précédente. Au plan musical cependant, cette mouture n'est pas en reste, le compositeur Christopher Gordon adoptant une approche tout aussi majestueuse, quoique plus calme et réfléchie (Varese Sarabande VSD-5912). Dans un registre similaire, on aura bientôt l'occasion de réentendre le travail de cet excellent artisan australien avec l'épopée nautique qu'a préparée Peter Weir, **Master and Commander: The Far Side of the World**, mettant en vedette Russell Crowe.

The Big Country 1958 — Jerome Moross

Pour ce spectaculaire et capricieux (anti-)western de William Wyler, Moross a livré le dernier mot en matière d'*Americana*, cet équivalent symphonique des *grands espaces* — le titre français du film ! — que son compatriote Aaron Copland avait peaufiné, entre

autres, dans ses œuvres de concert, et qui, du moins au cinéma, a tant fait école. Conçu dans la douleur (Wyler, comme toujours, ayant exigé la perfection), ce *music score*-modèle des plus attachants, d'une solide variété thématique et mélodique, agit en savoureux contrepoint du jeu stoïque de Gregory Peck dans la peau d'un (anti-)héros emblématique, et appartient désormais au folklore... L'interprétation pétrie d'enthousiasme qu'en donnent le chef Tony Bremner et le Philharmonia de Londres sur le label Silva Screen (FILMCD030) est, faut-il le dire, incontournable pour tout(e) cinémelomane qui se respecte.

The Guns of Navarone 1961 — Dimitri Tiomkin

Tiomkin, lui aussi chantre du western (**High Noon**), s'est de toute évidence fort plu à mettre en musique ces romanesques péripéties de guerre où Peck, dans son film peut-être le plus populaire, tient une fois de plus le beau rôle. Après un Prélude où orchestre et narrateur se lancent admirablement la balle, éclate littéralement l'un des plus enlevants génériques d'introduction du 7^e Art, presque ludique, donnant immédiatement le ton à cette aventure haute en couleur. Par son exotisme, sa linéarité exemplaire, son absence de tonitruantes surenchères orchestrales, typiques de ce compositeur, *Les Canons de Navarone* constitue l'une des plus belles réussites du vieux cabotin russe. Rééditée il y a un certain temps déjà sur des galettes espagnoles, japonaises et américaines, maintenant introuvables, voilà une trame sonore digne d'un bain de jouvence audionumérique...

To Kill a Mockingbird 1962 — Elmer Bernstein

Il y a fort à parier que, n'eût été du phénomène **Lawrence of Arabia**, c'est Elmer Bernstein qui, cette année-là, aurait décroché l'Oscar de la meilleure musique originale. Plus qu'une simple illustration sonore, sa partition, d'une écriture lyrique, délicate, aux orchestrations dépouillées, transparentes, se veut une touchante et nostalgique évocation du monde de l'enfance, le véritable sujet de cette histoire dont elle est le cœur. Beaucoup se sont souvenus de Gregory Peck d'abord pour sa contribution nuancée à ce film. Lorsqu'il ne sera plus, d'aucuns auront sans doute le même réflexe à son propos du musicien inspiré de **The Magnificent Seven** et **Far from Heaven**... Substitut acceptable, un réenregistrement de ce score lumineux, par le Royal Scottish National Orchestra dirigé par le compositeur lui-même (Varese Sarabande VSD 5754), demeure disponible. ♪

Stéphane Michaud